

connaître, Alfred de Musset venait presque chaque jour vers les onze heures du matin au café de la Régence ; il marchait le bras appuyé sur celui de sa gouvernante, assez péniblement, trainant aux pieds des pantoufles. Un de ses amis l'y attendait, et ils faisaient ensemble quelques parties d'échecs, tandis que le poète buvait à petites gorgées un mélange de cognac et de porter qui soutenait ses nerfs affaiblis. Il plaisantait gaiement son partenaire, mais aussitôt que quelqu'un s'approchait pour l'épier sous prétexte de suivre la partie engagée, sa figure prenait une expression marquée de mauvaise humeur. Cependant, si le curieux était un jeune homme discret et prêt à se retirer au moindre signe d'ennui, il le retenait d'un geste bienveillant.

Seul des trois grands poètes de notre âge,—il n'y en a que trois qu'on appelle grands, on le sait, en vertu d'un arrêt de l'opinion, dont il y a appel au moins en faveur de Théophile Gautier.—Victor Hugo vit encore, et sa vieillesse, après tant d'œuvres, étonne le monde comme son génie l'avait étonné. Mais ceux qui vont le voir, ou qui assistent à ses réceptions, sont un peu désappointés. Il ne cause plus guère qu'avec ses petits enfants : il n'a que quelques mots à dire aux anciens amis de la maison, et qu'une poignée de main à donner aux nouveaux venus. Il se recueille, il économise ses forces, il se regarde revivre dans la petite Jeanne et le petit Georges.

Durant le récent passage à Paris de M. C.-O. Perrault et de M. Gustave Drolet, nous avons dîné tous trois, sur l'invitation d'un très aimable député, M. Vermond, avec un poète aussi populaire au Canada qu'en France, car il est par excellence le poète patriote, Paul Déroulède.